

Claude Pillet

Inédit

L'Alsace de Malraux¹

S'il est une région de France qui occupe une place à part chez Malraux, c'est bien l'Alsace. L'écrivain l'attacha étroitement à son œuvre avant de la lier plus encore nettement à sa biographie. Elle est, d'une part, la patrie de ses héros les plus étonnants de son plus étonnant roman (les Berger des *Noyers de l'Altenburg* sont alsaciens), d'autre part cette partie de la France que le colonel Berger, avec sa Brigade Alsace-Lorraine, contribua à arracher aux hitlériens en 1944-1945.

L'Alsace des *Noyers* est cette terre d'Empire qui fut française dès 1648 et 1681², allemande dès 1871, française dès 1918, allemande à nouveau dès juillet 1940 (en attendant le retour à la France en 1944). C'est précisément ce chassé-croisé entre deux nations rivales qui intéressa Malraux. En effet, les deux héros principaux du roman, Vincent Berger et son fils, sont enrôlés dans deux armées différentes puisqu'ils participent chacun à une guerre mondiale. Vincent est alsacien allemand dans l'armée de Guillaume II ; son fils (il n'a qu'un patronyme), soldat français de mai 40, est fait prisonnier par les Allemands. Le père pourra donc, en accord avec la vraisemblance historique, assister à l'attaque par les gaz asphyxiants sur le front russe en 1915 : il fallait

¹ Texte rédigé initialement pour le *Dictionnaire André Malraux* de Jean-Claude Larrat (2015). La collaboration n'a pas abouti pour cause de maladie.

² Strasbourg était alliée des XIII Cantons de la Confédération suisse jusqu'en 1681, date à laquelle Louis XIV l'annexa à son royaume, non sans avoir précédemment signé une «paix perpétuelle» avec les Suisses (1677). C'est que le statut d'allié des Treize Cantons faisait du territoire concerné un quasi membre de la Confédération.

en effet qu'il fût officier de l'Empire allemand tout comme l'était Max Wild qui raconta les événements. Et si Malraux a choisi le nom *Berger*, c'est bien parce qu'il peut se prononcer indifféremment de manière allemande ou française. Le choix de l'Alsace et de Berger va donc contribuer, dans le roman de Malraux, à établir cette signification des faits qui transcendent les nationalités et les passions qui leur sont liées.

Sitôt l'Alsace choisie, Malraux va y situer le village de Reichbach qui doit se trouver au sein de la «Sainte Forêt» de Haguenau au nord de Strasbourg : moins vaste que celle de Fontainebleau mais presque aussi célèbre que celle de Brocéliande, elle fut un lieu d'asile pour maints monastères et ermitages, installés parmi de nombreuses nécropoles de temps plus anciens. La forêt alsacienne pourra donc remplacer la mer de Dunkerque, car Malraux veut que les Berger tiennent de sa propre famille. Dietrich sera bûcheron et marchand de bois comme Alphonse Malraux fut marin et armateur.

Un autre lieu légendaire et historique de la région, le Mont Sainte-Odile, va intéresser Malraux qui veut situer en Alsace un haut lieu de rencontres intellectuelles comme l'avait été Pontigny. Ce sera l'ancien prieuré de l'Altenburg (Pontigny aussi était un ancien prieuré) qui emprunte son architecture aux voûtes de l'église et son nom à deux autres toponymes qu'il a portés aussi : *Hohenburg* et *Altitona*. Le premier, germanique, signifie «la forteresse haute» (c'est le nom du château fort qui précéda de l'abbaye) ; le second, gallo-romain, le «haut mont» (on connaît le «mur païen» du site). Si l'on sait que dans les pays de langue allemande *Altenburg* désigne fréquemment un lieu élevé couronné d'une «burg» médiévale, on voit bien que la rencontre de «alt» (*vieux* en allemand) et de «altus» (*haut* en latin) donne aussi à notre Altenburg une signification pratiquant cette sorte d'alternance que l'on avait vue confiée à l'Alsace et au nom Berger. Effets de coïncidence qui devaient ravir Malraux (s'il avait eu connaissance de ces considérations philologiques), lui qui ne se lassait pas de s'étonner d'avoir associé son nom à l'Alsace bien avant que son destin lui fût lié.

Pour en terminer avec l'Altenburg, il faut noter encore que Malraux ne trouva pas précisément son nom en Alsace. Il est celui de cette ville allemande de Thuringe où séjourna le père de Friedrich Nietzsche. Malraux l'a très certainement lu dans ce passage

d'*Ecce homo*: «Je tiens pour un grand privilège d'avoir eu un tel père : les paysans devant qui il prêchait – car, après avoir vécu quelques années à la cour d'Altenburg, il avait été pasteur pendant les dernières années de sa vie – disaient de lui : “C'est à cela que doit ressembler un ange !”» Le nom *Altenburg* est une belle allusion indirecte à Nietzsche, vénéré avec tant de soin et de vanité par Walter Berger à l'Altenburg...

Reste un détail touchant au paysage alsacien. Quand Vincent Berger quitte le prieuré, le colloque terminé, il parcourt la campagne dans la direction de Strasbourg dont il aperçoit la cathédrale au loin, «tour dressée dans son oraison d'amputé» (OC2, 694). C'est là qu'il contemple «deux noyers» particulièrement souverains. Il y a peu de noyers dans la campagne strasbourgeoise : le paysage est davantage fait de peupliers, hêtres, saules, frênes et tilleuls. Les noyers renvoient bien plus à la Dordogne où Malraux a peut-être écrit ses plus belles pages alsaciennes ; c'est sans doute que le paysage alsacien des *Noyers* est essentiellement composé de réminiscences littéraires venant principalement de Hugo ou de Barrès. Car Malraux partage avec les deux écrivains certain goût pour le génie du lieu et les éléments symboliques constituant un paysage ; néanmoins s'il voit au-delà des horizons avec Hugo quand l'humanité est une synthèse, l'influence de Barrès cesse s'il s'agit de nationalisme, comme l'a montré Dominique Jeannerod.

C'est rappeler que les relations de Malraux avec l'Alsace tiennent tantôt du mystère tantôt de l'anecdote et que souvent les deux sont liés. Il note en effet dans *Le Miroir des limbes* que l'Alsace lui est liée par voie de prémonition : «[...] j'ai été appelé par les Alsaciens à commander la brigade Alsace-Lorraine, et j'ai livré les combats de Dannemarie quelques jours après la mort de ma seconde femme dans une clinique de l'avenue Alsace-Lorraine à Brive. Ma troisième femme habitait rue Alsace-Lorraine à Toulouse. [...] Je me suis remarié à Riquewihr, près de Colmar.» (OC3, 13) Même s'il y a ici du farfelu comme il y en a dans toutes les coïncidences qui font rêver, la notation est importante puisque les références à sa vie privée sont rarissimes dans son œuvre comme dans sa conversation. Lier l'Alsace à la mort de Josette Clotis et à la nouvelle vie qu'il va avoir avec Madeleine, et unir ces liens à son action militaire est en effet assez étrange, exactement comme si l'Alsace restait la terre de la famille (celle des Berger de Reichbach qui se suicident, ou organisent des colloques, ou méditent dans la campagne) et celle de

la tragédie qui dépasse les destins individuels (les guerres de Vincent et de son fils). Car Malraux en Alsace est bien un Berger qui se bat : le colonel Berger fera son entrée dans le Sundgau à la tête de sa brigade le 24 novembre 1944 après qu'ils ont quitté Delle et le Territoire de Belfort.

Ce n'est pas la première fois que Malraux est en Alsace. Il y avait séjourné précédemment à deux occasions au moins, avec Clara, sa première femme, en octobre et novembre 1921, puis en 1923 quand il se rend à la caserne de Neudorf (Strasbourg) où il doit être incorporé. Il y ingurgite de grandes quantités de caféine qui convainquent un médecin compréhensif de le réformer. Le premier de ces voyages était une étape vers l'Allemagne (Clara était d'origine allemande) et Bamberg (ville aimée du jeune Nietzsche, couronnée d'une impressionnante Altenburg et évoquée dans les *Noyers* comme le «Chartres allemand»), ce que sera aussi sa campagne d'Alsace de 1944-1945 qui le conduira à Nuremberg. Le second était un séjour «militaire» par lequel il quitta l'armée pour y revenir vingt ans plus tard en qualité de colonel.

On sait que c'est avec l'aide nécessaire et irremplaçable de résistants alsaciens et lorrains que Malraux réussit le tour de force de fédérer les maquis du Lot, de la Corrèze et de la Dordogne et de devenir le colonel Berger. Il est d'ailleurs stupéfait d'apprendre que, dans ces départements, des Alsaciens et des Lorrains avaient constitué un maquis. Ancel (alias Antoine Diener), le capitaine Aldephe Peltre, Bernard Metz, Jean-Marie Bockel favorisent l'intégration de Malraux dans le nouveau commandement ; son exceptionnel charisme fera le reste.

Car jamais, semble-t-il, Malraux ne fut autant «chaman» (c'est une des grandes qualités de Vincent Berger) qu'à la tête de la brigade Alsace-Lorraine et particulièrement au moment de livrer combat. Exalté par les événements, il parvenait à exalter ses hommes ; l'aspect mystique de ses harangues ou de ses oraisons funèbres paraissait si vécu que celles-ci touchaient profondément ceux qui les entendaient. Davantage même : son chamanisme puisait aux sources de cette fraternité exceptionnelle dont l'homme est capable quand l'enjeu est sa plus profonde humanité. André Bord dira de sa première

rencontre avec le colonel Berger : «Nous avons tous été marqués par son physique d'aigle et son regard très perçant.»

La brigade Alsace-Lorraine entre en Alsace le 24 novembre 1944, on l'a dit. Elle venait de livrer ses premiers combats lors de la bataille des Vosges dont les plus terribles furent livrés à Bois-le-Prince où le capitaine Peltre avait été tué le 2 octobre. Elle va maintenant devoir livrer sa grande bataille de Dannemarie sur le chemin d'Altkirch. Elle a lieu 27 novembre dans un froid glacial : on compte de nombreuses pertes, mais une soixantaine d'Allemands sont prisonniers. La veille, des combats acharnés avait arraché le village de Ballersdorf aux nazis. Le 30, la brigade est à Mulhouse. Le 6 décembre, elle est à Strasbourg que Leclerc avait libéré le 23 novembre, quand la brigade allait entrer en Alsace. Le 17 décembre, à la Saint-Lazare, Malraux fait ouvrir la cathédrale que les Allemands avaient fermée et la rend au culte. Une messe est célébrée par Jean-Marie Bockel, l'aumônier des soldats de Malraux.

Quand, à cause de la contre-offensive allemande «Nordwind», Eisenhower décide d'abandonner Strasbourg pour renforcer les Vosges (fin décembre) et quand le 1^{er} janvier l'ordre est donné d'évacuer l'Alsace, il est absolument impossible aux Français d'obtempérer : ils resteront dans la ville, quitte à en faire un «nouveau Stalingrad», selon l'expression de De Lattre. La situation est très grave. Le 5, les Allemands retraversent le Rhin, le 7 ils s'établissent à Gerstheim et tiennent le pont de Kafft, à vingt kilomètres au sud de Strasbourg. Le 8 et durant la nuit du 8 au 9 janvier, les soldats et officiers de la brigade Alsace-Lorraine marchent sur Gerstheim, dans la neige ou des plans d'eau gelés, souvent dans l'eau glacée même, nus et complètement épuisés. L'épreuve est extrême quand il faut encore traverser nu un large bras du Rhin tandis que la température est de moins 18°. Malgré ces terribles souffrances, les hommes de la brigade (elle est alors commandée par le colonel Jacquot, Malraux ayant été envoyé au congrès du MLN à Paris) contribuent à chasser les hitlériens d'Alsace. Le dernier soldat nazi quittera la rive gauche du Rhin le 9 février.

S'il n'est pas avéré que Malraux se soit rendu, en personne, récupérer le retable de Grünewald mis à l'abri au Haut-Koenigsbourg, comme il le dit dans les *Antimémoires*, il

est certain qu'il a été à l'origine de la mission confiée au conservateur du musée d'Unterlinden, chargé d'aller récupérer le polyptyque là où les Allemands eux-mêmes l'avaient mis à l'abri des Alliés, attendant de l'envoyer au grand musée d'art allemand que Hitler voulait construire à Linz. Volonté manifeste chez Malraux de lier son nom au retable, dont la pièce maîtresse est aussi picturalement émouvante que l'est littérairement la scène de «l'assaut de la pitié» des *Noyers de l'Altenburg*, ce roman structuré comme le sont précisément les polyptyques.

Après la guerre, l'Alsace va véritablement appartenir à sa famille, lui qui avait transposé Dunkerque à Reichbach. Le 13 mars 1948, il épouse Madeleine à Riquewihr et revient à Strasbourg puis à Colmar revoir le chef-d'œuvre de Grünewald. L'année suivante, il envoie les siens à Strasbourg comme pour leur trouver une terre où ils seraient en sécurité (l'engagement politique est alors âpre et parfois dangereux). C'est aussi à Strasbourg que Vincent fera quelques études dix ans plus tard, sous l'autorité bienveillante de Pierre Bockel, devenu archiprêtre de la cathédrale.

En 1959 et en 1969 auront lieu deux rencontres alsaciennes liées au général de Gaulle. Malraux accompagne le président lors de sa visite officielle des 20 et 21 novembre 1959. Et ce sont précisément les deux hommes côte à côte que l'on acclame. Patrice Hovald, journaliste à *L'Alsace*, rapporte qu'à Ballersdorf, le Général a présenté son ministre comme leur libérateur aux gens venus l'acclamer.

En 1969, peu avant le vote du 28 avril, Robert Grossmann, animateur de l'Union des jeunes pour le progrès, convainc Malraux de participer à un grand rassemblement de jeunesse en faveur de De Gaulle. Malraux y prononce deux discours, les 14 et 16 avril, qui résument sa pensée à propos de la crise de Mai 68 et de l'avenir de la France. Ce sera l'une des dernières fois qu'il interviendra en tant que ministre. Le Général démissionnera en effet le 29 avril.

Du front polonais de 1915, où le lieutenant Berger a failli être gazé, à la bataille de Dannemarie, où le colonel Berger a failli se faire tuer (il a dit en plein combat : «Il me serait doux d'être frappé d'une balle en plein cœur et de mourir ici en Alsace», Josette Clotis étant morte douze jours plus tôt ; Grossmann 156), de l'abandon du Touran à

l'engagement gaulliste, de la maison paternelle de Reichbach au mariage de Riquewihr, du colloque de l'Altenburg au discours du 14 avril 1969, de l'Alsace comme symbole de l'accord des cultures française et allemande à l'Alsace comme terre de la fraternité, le pays qu'ont choisi Grünewald et Malraux est celui de l'esprit et du cœur.

Malraux sera constamment fidèle à cette fraternité alsacienne : correspondance et contacts réguliers avec les «copains» de la Brigade organisés en amicale, mais surtout participation à des commémorations importantes destinées à maintenir le souvenir des hauts faits des jours de détresse et d'héroïsme. Il écrira alors ces textes souvent dignes des *Oraisons funèbres* : le discours de Froideconche prononcé à l'inauguration de la stèle du souvenir (21 septembre 1952), le discours de Metz prononcé à l'occasion de l'inauguration de la Place de la Brigade Alsace-Lorraine (14 mai 1961), la célébration, le 13 mai 1972, du maquis de Durestal à Cendrieux (on se souvient que le maquis de Dordogne était composé d'un très grand nombre d'Alsaciens et de Lorrains), le discours de Créteil du 5 octobre 1974, prononcé lors du Congrès national de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, ou les articles donnés en 1948 à *L'Alsace française* et à *Saisons d'Alsace* en 1950 et 1952, ou encore les hommages au capitaine Peltre de 1946 et au célèbre peintre et dessinateur Hansi (1951).

L'un des plus beaux prolongements des liens qui ont uni profondément l'écrivain et l'Alsace est l'amitié fervente que lui porta le journaliste, écrivain et militant alsacien Patrice Hovald. Imprégné de ses lectures de Malraux, Patrice Hovald rencontre l'auteur de *L'Espoir* dans le contexte de la guerre d'indépendance du Bangladesh : il avait mobilisé son journal, *L'Alsace*, pour mener l'une des rares campagnes destinées à venir en aide aux onze millions de réfugiés bengalis. Peu de monde en Europe s'était ému de cette tragédie, à l'exception notable de Malraux, qui comme l'on sait, voulait mettre sur pied une brigade internationale de volontaires qu'il aurait commandée sur place. Si le Bangladesh n'est pas l'Alsace, il se place dans son héritage, tant l'affaire est grave. Et l'amitié de Patrice Hovald nous a valu un livre de réflexions et d'entretiens de première importance que Malraux avait l'intention de préfacier : c'est la mort qui l'en empêchera. Saisi par ces liens exceptionnels qui l'unissaient à l'Alsace, Hovald lui demande : «Pour quelles raisons l'Alsace joue-t-elle un rôle si important dans votre œuvre, dans votre vie,

dans votre pensée ?», et l'écrivain de répondre : «Il y a un mélange. Il y a la part d'amitié. Il y a la part du hasard. Il y a aussi que je suis très sensible aux endroits qui peuvent être des belvédères. L'Alsace est tout de même un point de surplomb, ce que les cultures allemande et française ont de plus haut. [...] J'ai rencontré l'Alsace comme j'ai rencontré l'Espagne. Le lien avec des combattants volontaires, c'est un sacré truc. [...] C'est la réponse vraie. Quand quelque chose qui vous va à l'esprit se met à vous aller aussi au cœur, les choses marchent toutes seules.» (207-208.)

Bibliographie

La Brigade indépendante Alsace-Lorraine, Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, 1978.

André Chamson, *La Reconquête*, Plon, 1975.

Daniel Froville, *La Brigade Alsace-Lorraine. Les hommes du Non du Colonel Malraux*, Colmar, Jérôme de Bentzinger Editeur, 2016.

Robert Grossmann, *Le choix de Malraux. L'Alsace, une seconde patrie*, La Nuée bleue, 1997.

– *Malraux, tel que je l'ai connu*, Colmar, Jérôme de Bentzinger Editeur, 2016.

Vincent Heyer et Bernard Burthschy, *1939-1945, Deuxième Guerre mondiale dans le Sundgau*, imprimerie Martin, 2003.

Patrice Hovald, *Toutes ces années et Malraux*, Cerf, 1978.

Dominique Jeannerod, «L'Alsace des Noyers de l'Altenburg», *Revue André Malraux review*, 2007.

André Malraux, «Capitaine Peltre Adelphe. Instituteur de la Moselle», *Bulletin départemental du premier degré*, n° 14, 1946, p. 55.

– «Inauguration de la stèle de Froideconche : “Le salut du chef”», *Bulletin de l'Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine*, n° 63, 1952.

- «Discours prononcé par Monsieur André Malraux, ministre d'Etat, à l'occasion de l'inauguration de [la place de la] Brigade Alsace-Lorraine», Ministère des Affaires culturelles, 1970.
- «13 mai 1972. Discours pour la commémoration des maquis à Durestal en Dordogne», *Espoir*, n° 2, janvier 1973.

Bernard Metz (édit.), *Amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine*, n° 163, 1976.

Alain Meyer, «Petite géographie des *Noyers de l'Altenburg* : l'Europe et les autres continents», *Roman 20-50*, n° 19, juin 1995.

Nietzsche, *Œuvres*, t. II, Laffont, «Bouquins», 1993.

Richard Seiler, «Les actions de guerre d'André Bord au sein de la Brigade Alsace-Lorraine. Septembre 1944 - mars 1945», *39-45 magazine*, n° 273, décembre 2009, p. 12-19.